

Joséane BEAULIEU-APRIL et Stéphanie ROUSSEL (dir.), *Enjeux du contemporain en poésie au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2022, 336 pp.

Andrea Fanton

Università degli Studi di Udine – ROR: 05htomh31



Ce volume se veut une réflexion sur les enjeux de la poésie contemporaine au Québec. Dans l'« Introduction » (pp. 7-24), Joséane Beaulieu-April et Stéphanie Roussel relatent la genèse de l'ouvrage et en présentent les différentes parties. En réunissant plusieurs approches, les chercheuses entendent « nourrir la conversation » (p. 24) sur la perte, la mémoire, le nouveau et l'espoir qu'exprime aujourd'hui la poésie contemporaine québécoise. Un entretien avec Lionel Ruffel est au centre des « Avant-propos » (pp. 25-32). Beaulieu-April et Roussel s'entretiennent avec le critique à propos du rôle des institutions face à la littérature contemporaine, sur les instances dominantes et les contre-récits dans le panorama littéraire actuel, ainsi que sur la notion de « littérature-brouhaha » qu'il a forgée. Illustrent l'interview des photos de différents moments de la scène littéraire québécoise des dernières années (pp. 33-38). Les poésies « Faire bonne vidange » de Laurence Veilleux (p. 39), « Salut, ma joie » de Chloé Savoie-Bernard (p. 40), « Nulle part ailleurs qu'en train nous irons » de Baron Marc-André Lévesque (p. 44), et trois poèmes de Jules Gagnon-Hamelin, Alex Manley et Symon Henry (pp. 41-43) closent le chapitre.

La première section, « Être et agir ensemble » (pp. 45-110), s'articule en quatre parties. C'est à une conversation entre Joséane Beaulieu-April, Stéphanie Roussel et Catherine Cormier-Larose qu'est consacrée la première contribution de cette section (« Je ne pense rarement pas à la poésie », pp. 47-56). Les deux chercheuses dialoguent avec la poétesse et critique québécoise quant à ses débuts et aux préjugés sur la communauté poétique désignée comme une clique. Cormier-Larose parle ensuite du travail du poète, de son rôle et de son engagement dans la société. La contribution suivante – « *Fermaille* sait qui nous sommes » de Mélissa Labonté (pp. 57-74) – concerne la revue *Fermaille*, née pendant les mobilisations du 2012 afin de créer « un espace littéraire au sein duquel il est possible à chacune et chacun de faire entendre sa voix » (p. 59). Labonté, tout en réfléchissant sur les écrits de

PONTI/PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 25, 2025

doi : 10.54103/2281-7964/30717

SECTION FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

Coordonnée par Alessandra FERRARO

alessandra.ferraro@uniud.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access



Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

plusieurs auteurs et autrices, se penche notamment sur l'utilisation de la notion de 'nous' ainsi que sur le poids idéologique et historique de ce concept au Québec. Dans « De filles en filles : lectures de Josée Yvon » (pp. 75-92), Cato Fortin examine le rôle que sa poésie a joué lors du 'Printemps érable' en 2012, où elle est resurgie, entre autres, grâce à une citation graffitée dans des toilettes féminines. Dans les discours de la grève, la poésie de Yvon est devenue un symbole queer et une voix pour « les collectifs féministes qui travaillent à montrer des féminités subversives, plurielles, solidaires » (p. 81). Fortin met en relief les défis et les tensions au sein des communautés de 'filles', où souvent il faut faire appel à la sororité ou en « remettre en question les dynamiques de pouvoir » (p. 88). Joséane Beaulieu-April entame l'article suivant – « De la création à la distribution : la Passe, un espace alternatif pour la poésie » (pp. 93-110) – en exprimant le besoin d'une structure comme la Passe, un « espace de rencontres, de discussions, de création, de production, de diffusion et de distribution » (p. 103). Après avoir retracé la genèse et exposé le potentiel de ce centre, Beaulieu-April présente les différentes initiatives que la Passe a organisées pour les artistes, les poètes et les musiciens. Elle souligne le rôle alternatif de cet endroit qui a opéré « selon des règles et des valeurs contraires à celles du capitalisme et du consumérisme » (p. 104).

« Sortir la marge de la marge » (pp. 111-196) est le titre de la deuxième section, qui s'ouvre sur la conversation entre les directrices de ce volume et Rodney Saint-Éloi, intitulée « Nous devons être prêts à être bousculés » (pp. 113-126). Joséane Beaulieu-April et Stéphanie Roussel interrogent l'auteur haïtien-canadien relativement à son activisme poétique et à la place de la poésie dans sa vie. Saint-Éloi s'entretient sur le « feu qui s'appelle vivre-aimer-écrire » (p. 115), sur son arrivée au Québec, sur sa maison d'édition et ses lignes éditoriales. En tant que poète, il donne enfin son opinion à propos de la poésie contemporaine et répond quant au rôle des femmes dans sa vie d'écrivain. L'article suivant – « Portrait de la diversité dans la poésie québécoise contemporaine (2000 à 2015) », (pp. 127-150) – est une enquête menée par Alex Noël sur le monde poétique québécois actuel. Noël présente, en les commentant, les résultats de ses recherches sur la parité de genre, sur les prix littéraires, sur les poètes immigrés au Québec, sur la poésie autochtone et sur les maisons d'édition. Tout en constatant qu'il existe des endroits où les communautés queer peuvent s'exprimer, le chercheur regrette cependant que la poésie actuelle manque de diversité. Il se dit conscient, toutefois, que la poésie de la diversité peut se trouver ailleurs : dans « les zines, les collectifs, les soirées de lecture, les blogues, les revues, les colloques, les articles savants, les festivals, les œuvres enseignées » (p. 148). Dans l'article « Naviguer les courants de la décolonisation : histoire, littératures et langues minoritaires » (pp. 151-176), Karim Chagnon s'interroge sur la marginalisation des œuvres littéraires et artistiques autochtones au sein de la francophonie. En se penchant sur l'histoire postcoloniale du Québec, Chagnon observe que l'on doit surtout aux nouvelles approches linguistiques et traductologiques l'intérêt récent de la recherche pour les arts autochtones. Après avoir souligné les raisons du manque d'études sur la question, la chercheuse souhaite une attention majeure à l'égard des artistes autochtones qu'elle énumère en conclusion. La deuxième section se clôt avec la contribution de Stéphanie Roussel, intitulée « J'attends encore qu'on me dise ce qu'est la poésie » (pp. 177-196). Le but de Roussel est de « critiquer la critique » (p. 177). En partant de trois exemples qu'à son avis délégitiment les imaginaires « autoch-

tone, de la survivance aux violences sexuelles, queers » (p. 185), la chercheuse insiste sur les privilèges de la critique. Elle souhaite un engagement étiq̄ue de la part des critiques littéraires qui devraient montrer de l'« humilité devant l'altérité » (p. 194), réévaluer les « critères d'appréciation » (p. 194) et constater « l'inanité de [leurs] idées reęues » (p. 195).

La troisième section – « Incarner la poésie comme forme d'engagement » (pp. 197-272) – comporte quatre contributions. Dans la première, Joséane Beaulieu-April et Stéphanie Roussel conversent avec Kama La Mackerel (« Nous racontons des histoires pour pouvoir continuer à vivre », pp. 199-210). L'artiste et activiste mauricienne-canadienne s'entretient sur sa propre expérience de marginalisée, sur l'art comme « véhicule de guérison » (p. 201), sur le lien entre esthétique et politique ainsi que sur ses initiatives en faveur des communautés queer et racisées. Beaulieu-April et Roussel posent enfin des questions quant au monde de l'édition et aux choix entre l'anglais et le français comme langue d'expression poétique. C'est à « La poésie en langue des signes à Montréal : une pratique, une communauté » (pp. 211-230) qu'est consacré l'article de Catherine Daigneault qui entame son étude en reconnaissant la place marginale que la poésie sourdienne occupe dans la société et dans la communauté scientifique. L'identité sourdienne, les débats, les luttes dans le passé, ainsi que les tensions et les moments de rassemblement entre la communauté sourdienne et entendante sont les sujets traités par l'autrice. La littérature autobiographique et confessionnelle trans est au cœur de la contribution de Roxane Nadeau « Littérature trans : de la prose à la poésie, de la négociation à l'expérimentation » (pp. 231-250). Nadeau s'interroge d'abord sur la définition de 'littérature trans' et sur « la posture de la critique chez les autrices trans » (p. 235). Elle poursuit son étude en citant quelques artistes et poètes qui produisent des nouvelles formes d'art et de poésie. Une réflexion quant à la richesse des œuvres issues d'artistes et poètes trans clôt le travail. Dans le dernier article de la section, « L'amour au temps des ski-doo ou comment partager sa peine : le pèlerinage de la rupture amoureuse dans *Chauffer le dehors* de Marie-Andrée Gill » (pp. 251-272), Cassandra Sioui traite de l'ouvrage de la poète innue : un recueil qui « nous invite à explorer ce rapport intime entre le territoire et la rupture amoureuse » (p. 253). Le corps est vu par Gill comme le « lieu ultime de l'autodétermination » (p. 258), où luttent « la création, la rupture amoureuse et la nostalgie » (p. 258). Sioui analyse ensuite les lieux extérieurs – « propices au renouveau » (p. 263) et caractérisés par la présence animale – de la poésie de Gill, en constatant en conclusion l'indissociabilité de tous ces lieux.

Quatre études sont contenues à l'intérieur de la dernière section (« Écrire hors du livre », pp. 273-322). Dans « Une pratique mélangée pour une fille mélangée » (pp. 275-280), Marie Darsigny s'entretient avec Joséane Beaulieu-April et Stéphanie Roussel à l'égard de sa pratique multiple, de la réitération de certains thèmes, du risque de se mettre à nu avec son art, de son écriture, ainsi que du processus de publication. L'article de Ralph Elawani, « Ultimatum II : voyage au bout d'un carnet de chèques. Comment un désastre financier de plusieurs dizaines de milliers de dollars a permis de sonder le sous-sol de la poésie québécoise à l'heure où le new wave faisait litière du new age » (pp. 281-300), analyse le rôle d'Ultimatum, « manifestation phare de la culture underground montréalaise » (p. 284). Elawani revient sur les éditions du festival, sur les artistes et leurs performances, en mettant notamment l'accent sur l'importance culturelle de cette « bacchanale mégalomaniaque » (p. 284) qui

a été la source de littérature et art d'avant-garde. Le volume se termine avec l'étude de Izabeau Legendre, intitulé « Ce que les zines apportent à la poésie : authenticité et intimité dans *Sans titre 1* de l'Ensemble vide » (p. 301-321). Le chercheur s'intéresse à la « richesse des pratiques poétiques contemporaines » (p. 302) dans les zines, en décrivant premièrement la « scène montréalaise du zine » (p. 302), puis en se penchant sur *Sans Titre 1*, dispositif poétique « liant présentation matérielle et contenu textuel » (p. 318) et, en même temps, ouvrage intimiste et authentique.